



Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie

<https://www.aphg.fr>

> L'enseignant > Préparation des concours > Pédagogie > John Scheid, Rites et religion à Rome, CNRS Editions, Paris, (...)



John Scheid, Rites et religion à Rome, CNRS Editions, Paris, 2019

Un compte-rendu détaillé pour soutenir les étudiants préparant les concours de recrutement

lundi 24 août 2020

Par Noémie Lemennais. [\[1\]](#)

John Scheid, professeur émérite au Collège de France, responsable de la chaire « Religion, institutions et société de la Rome antique » de 2001 à 2016, est l'auteur de nombreux ouvrages qui ont marqué l'étude de la religion et de la pratique religieuse à Rome : *Quand faire c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains* (2011) et *Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome* (2013). Depuis sa thèse d'État, publiée en 1990, *Romulus et ses frères*, la plus grande partie de son travail porte ainsi sur la religion et les rituels des Romains.

En 2019, John Scheid a publié un nouveau livre : *Rites et religion à Rome* aux éditions CNRS. Sa publication résonne avec la nouvelle question d'histoire romaine au programme de l'agrégation d'histoire : « Religions et pouvoir dans le monde romain de 218 av. J.-C. à 235 ap. J. C. ». Cela en fait un ouvrage intéressant pour les candidats aux concours. John Scheid offre au lecteur une analyse très fine sur l'univers rituel singulier de la Rome antique, en s'appuyant notamment sur les sources archéologiques, ce qui permet d'aller au-delà des sources littéraires, souvent reflets des élites. L'ouvrage de John Scheid a pour ambition d'abandonner l'approche traditionnelle du ritualisme romain qui vide les rites de leur sens. À la place, il offre une mise au point renouvelée et appuyée sur un corpus de sources diverses pour approcher au mieux « le rite qui constituait l'essence des systèmes religieux du monde gréco romain » (p.9).

La très riche introduction du livre propose d'utiles rappels historiographiques et étymologiques sur la place et le sens des rites dans la religion romaine.

Des pages 10 à 14, John Scheid offre une réflexion étymologique sur le mot *ritus*, dont le sens latin premier est difficile à percevoir, tant il a été dévoyé par le sens moderne. Il insiste sur l'apparente difficulté à traduire ce terme à cause de l'imprécision des dictionnaires. Si l'on suit Varron, il semble que « la notion de cérémonie religieuse, c'est-à-dire du rite au sens moderne, n'est pas contenue dans *ritus*, mais dans *sacra* ou des termes semblables (*caerimoniae*, *religiones*), et que *ritus* signifie « manière traditionnelle de faire, coutume » (p. 10). Le terme de « rite » est ainsi l'objet de discussions et de débats entre les historiens faisant émerger une opposition entre le rite de l'époque de Cicéron et le rite à l'époque primitive : le premier est assimilé à une idole ancienne, tandis que le deuxième est réalisé pour sa signification religieuse.

Dans la deuxième partie, intitulée « Rite et religion », John Scheid revient sur les changements historiographiques et plus précisément sur la construction d'une théorie générale de l'évolution religieuse faisant du rite un symbole vidé de son sens. Il commence par présenter les travaux des « primitivistes », alimentés par Georg Rohde notamment, qui ont pour point commun d'avoir évacué la question de la signification des rites vers l'époque primitive. Cette position, bien que combattue « en Allemagne par Walter F. Otto et ses élèves, ou par Karola Valhert, et en France par Georges Dumézil » (p.17), survit dans les études ultérieures de façon plus ou moins consciente. Il explique ensuite l'analyse évolutionniste proposée par Willima Fowler qui estime que le système rituel romain « était fossilisé et n'exprimait qu'un conservatisme exacerbé qui vidait la religion traditionnelle de toute substance » (p.18). À l'arrière-plan de cette théorie, on devine l'influence des théories romantiques, représentées par Ludwig Preller et Karl Otfried Müller, qui distinguent trois phases successives dans la formation de la religion romaine : la religion de la nature animée,

l'institution par le roi Numa des règles cultuelles et une troisième phase introduite par les Tarquins et Servius Tullius. Dans cette théorie, les rites sont nés à l'époque la plus reculée de l'histoire romaine et ont perdu leur sens à mesure que se constituent les peuples.

Dans une troisième partie, John Scheid continue sa quête historiographique en interrogeant la primitivité du rite. Il présente donc l'analyse primitiviste de Kurt Latte qui conduit à une aporie : le problème du sens est renvoyé vers le passé, mais on le donne toujours vivant. Face à cette école, il y a la position des sociologues, représentée par James Ellen Harrison, qui va dans le sens d'une théorie symbolique des rites et du mythe. Cette approche très féconde, mais qui a connu un relatif échec à cause du mépris envers le rite, ouvre la « voie qui permet d'expliquer le ritualisme antique dans son présent historique, sans devoir projeter celui-ci dans les temps inaccessibles des origines en le privant ainsi de tout contenu spirituel » (p.25).

Dans la dernière partie, John Scheid revient longuement sur les travaux novateurs de Georges Dumézil, dont la « démarche a clairement rompu avec l'anti-ritualisme traditionnel » (p. 29), et ceux de Jean-Pierre Vernant, et de Walter Burkert. Les travaux de Georges Dumézil ont clairement révolutionné la perception et l'analyse du rite, grâce à son projet de recherche de structures idéologiques (trifonctionnelle ou non) « qui le poussait à accorder une grande importance aux actes et à leur interprétation » (p. 30). Dumézil conteste le fait que les Romains ne comprenaient plus du tout le sens de ce qu'ils faisaient, prenant le contre-pied de l'école primitiviste, en analysant en détail tout ce qui concerne le rite sacrificiel et le statut des animaux sacrifiés. Pour lui, « il existerait une homologie entre les énoncés des rites et ceux des mythes ou des théologies. Le rite ne transcrit pas le mythe, il n'est ni antérieur ni postérieur à celui-ci. Il existe à côté des récits [...] » (p.33). On peut néanmoins s'interroger sur la capacité d'une société à conserver intacte pendant des millénaires la signification de ces rites. Les travaux de Dumézil sont rejoints par ceux de Jean Pierre Vernant sur le sacrifice grec, analysé comme un partage et constituant le groupe social tout en énonçant également le système des choses. Ces travaux ont participé au développement de l'anthropologie des images et donc des représentations des rites.

Ainsi, l'introduction de cet ouvrage, d'une très grande richesse, propose une mise au point scientifique bienvenue sur un sujet qui permet d'appréhender au mieux la piété romaine dans son ensemble. Il s'agit clairement de pages à lire et les candidats aux concours gagneront à s'en imprégner.

Plan du livre

La première partie du livre, intitulée « À la redécouverte du rite », dresse un tableau général des attitudes rituelles des Romains, ainsi qu'une explication du sens des rites. John Scheid rappelle que la religion des Romains est intrinsèquement différente des religions modernes, et non simplement « plus primitive ». Elle est différente parce qu'elle est fondée sur le rite, qu'elle n'exige aucune croyance explicite et conforme à une doctrine (p. 41). Toutes ces caractéristiques expliquent qu'il est plus pertinent de parler de « religions » au pluriel plutôt que de « religion » au singulier. Cette précision est utile pour les candidats aux concours puisque le sujet porte sur « les religions ». De fait, la pratique religieuse diffère en fonction du groupe social, de la cité, de l'unité militaire, de la famille, voire même du collège d'artisans. Il ne peut donc qu'être question de religions romaines et non de la religion romaine. Dans le deuxième chapitre, John Scheid cherche à savoir si un système religieux fondé sur le rituel peut générer des croyances, et si les rites des Romains avaient un sens pour eux mêmes. (p. 60).

Dans la deuxième partie, « Quand le geste compte », John Scheid défend l'idée d'une archéologie du rite en intégrant les avancées les plus récentes de l'archéologie dans ce domaine. De fait, les chances de voir apparaître un texte nouveau sont faibles, tandis que l'archéologie s'adapte aux nouvelles perspectives et permet d'apporter des témoignages neufs et consistants sur les ritualismes antiques (p. 86). John Scheid offre également une réflexion sur le *ritus Graecus*, perçu traditionnellement comme un nouveau rite et une nouvelle piété issue d'une influence étrangère qui aurait complètement transformé la religion traditionnelle. Néanmoins, cette analyse ne tient pas face à une étude attentive des sources, car « cette nouvelle manière de célébrer sacrifices et fêtes ne peut être ni dissociée du ritualisme romain, ni simplement rattachée au processus de l'hellénisation » (p. 98). De fait, les sources ne témoignent que de rites et d'une représentation traditionnelle des relations avec les dieux.

La troisième partie est celle qui pourrait intéresser le plus le candidat aux concours, puisqu'elle porte sur « Le rite, reflet de la hiérarchie sociale » à travers cinq chapitres qui rappellent les fondements du fonctionnement de la religion romaine : « Le sacrifice de l'animal et le système des êtres à Rome », « La mise à mort de la victime sacrificielle. À propos de quelques interprétations antiques du sacrifice romain », « Les offrandes végétales dans les rites sacrificiels des Romains », « Les espaces cultuels et leur interprétation », et enfin « Épigraphe et rituel. De quelques formulations ambiguës relatives au culte impérial ». Ces cinq chapitres enrichiront la réflexion de la relation entre « religions et pouvoir » en abordant l'organisation de la vie religieuse publique impliquant l'ensemble des citoyens dans la pratique rituelle, et sur les institutions civiques ayant contrôle et décision en matière religieuse. De fait, toute consommation

de viande ou d'un végétal, organisée autour d'un banquet formel, était liée à un rituel de partage avec les dieux. Ces modalités sacrificielles donnaient pendant le sacrifice une illustration cohérente de la « hiérarchie « sociale » de ce monde-ci, et définissaient implicitement la nature de la divinité » (p.131). Enfin, les espaces cultuels offrent un témoignage intéressant des ces implicites du rite par leurs aménagements. L'intention de cette organisation est de représenter l'ordre des choses. Le dernier chapitre étudie l'épigraphie et les formulations relatives au culte impérial, chapitre qui sera d'une grande utilité pour les candidats. Les analyses de nombreuses sources dans cette partie permettront aux candidats de constituer une série d'exemples intéressants à reprendre dans la préparation du concours.

La quatrième et dernière partie s'interroge sur « Le culte dans le cadre privé » en articulant les pratiques collectives et personnelles dans le domaine religieux. Cette partie est composée de deux chapitres : « Les rites dans la famille des vivants » et « *Contraria facere*, faire le contraire de tout. Renversement et déplacements dans les rites funéraires ». Dans le cadre domestique, « c'est l'individu qui détient le pouvoir religieux et gère ces obligations qui en découlent » (p.193). John Scheid propose donc une analyse de ce pouvoir en revenant sur plusieurs étapes : le passage à l'âge adulte, le mariage, les vœux et le culte quotidien. Le dernier chapitre est réservé à l'attitude des Romains face à la mort, étudiée à l'origine dans une perspective évolutionniste et dont « la finalité consistait à éclairer l'apparition et le développement de la croyance à l'immortalité de l'âme » (p.233). Selon John Scheid, c'est une perspective qu'il faut dépasser en abordant l'attitude romaine face à la mort à travers le rituel funéraire et en mettant de côté l'idée de l'immortalité de l'âme, problème bien secondaire pour les Romains de cette période.

Conclusion

En définitive, le livre de John Scheid est essentiel pour qui s'intéresse à la religion romaine puisqu'il offre une description des principales conduites rituelles des Romains, mais aussi des réflexions sur le sens des rites dans la religion romaine. Il interroge également la manière dont il convient d'aborder les sources qui les décrivent. John Scheid livre une analyse des principaux rites romains, en commençant par les rites sacrificiels et leur arrière-plan théologique, dans le culte d'État et dans les cultes privés, en essayant aussi de démontrer, à l'aide des espaces cultuels, que tous les éléments du dispositif rituel entraînent dans les sens transmis par les rites.

Enfin, ce livre intéressera tous les candidats aux concours de l'enseignement (CAPES et Agrégation) parce qu'il permet d'étoffer la réflexion sur la question d'histoire romaine « Religions et pouvoir dans le monde romain de 218 av. J.-C. à 250 ap. J.-C. (235 ap. J.-C. pour l'agrégation) ». Les différents chapitres explorent les interactions entre la religion publique, la religion privée, les différentes pratiques associées, et enfin les rapports des individus avec les dieux. La lettre de cadrage de la question mentionnant les « gestes pratiqués comme dans les relations codifiées, présidées et contrôlées par les magistrats et le sénat, sous la conduite des collèges sacerdotaux », il est donc important pour les candidats d'avoir une bonne connaissance de ce que sont concrètement les rites. Le glossaire et la bibliographie en fin d'ouvrage constituent des outils toujours utiles pour les candidats.

Présentation du livre sur le site de l'éditeur : <https://www.cnrseditions.fr/catalog...>

© Les services de la Rédaction d'Historiens & Géographes - Tous droits réservés. 24/08/2020.

Notes

[1] Professeure d'histoire-géographie au lycée Maxence Van der Meersch de Roubaix, doctorante en histoire romaine, HALMA - UMR 8164, Université de Lille